

Historique du 7^e RIT du 2^e semestre 1917.

Un des principaux soucis du haut commandement fut précisément de reconstituer les forces des poilus par des changements de secteurs ; d'un mauvais, les troupes allaient au repos dans un bon.

A l'époque, juin 1917, où le 7^e prit le secteur nord-est de Saint-Dié, un calme relatif y régnait depuis longtemps ; aucun coup de main ne s'y était produit depuis le jour où, troupes actives et territoriales, en raid, et en vue d'arracher au boche un merveilleux observatoire sur la Meurthe, avaient repris au cours d'une lutte particulièrement violente la croupe de la Fontenelle.

Notre secteur s'appuyait, au sud, à cette redoutable position que l'ennemi n'essaya jamais de nous ravir de nouveau, et au nord de la cote 521, près de Senones, dont le sommet était occupé par l'Allemand, mais dont les pentes occidentales, garnies de bosquets, de rocs et d'accidents naturels, ainsi que d'un système de tranchées et de postes en labyrinthe, relativement faciles à défendre, étaient tenues par les troupes de l'active.

Alors que celles-ci étaient desservies, aussi bien du côté de la Fontenelle que du côté de la cote 521, par l'absence presque totale de bois touffus, nos " Terribles " avaient pour eux cet immense avantage d'occuper plusieurs bois, celui du Palon, le Petit Bois et le bois en Y, pour citer les principaux, qui recouvraient la plus grande partie de leurs ouvrages du voile du mystère et leur permettaient d'en parachever l'organisation en toute quiétude.

Evidemment il pouvait y avoir des surprises, comme, par exemple, le 14 juillet 1917, où un 105 vint tomber, sur le bois en Y, exactement dans la marmite où mijotait le rata préparé pour les hommes de la 1^{re} compagnie de mitrailleuse.

Mais c'est l'exception, et dès l'instant que nous n'attachons plus d'importance aux canonnades périodiques, aux balles de fusils ou de mitrailleuses, aux tirs indirects pour lesquels, à un certain moment, les " Fritz " nourrissaient un goût particulier, nous pouvons bien affirmer que nous avons trouvé dans ce secteur, d'ailleurs fort pittoresque, une oasis rêvée et telle qu'il n'a pas dû s'en trouver beaucoup de semblables sur tout le front.

A Hermanpère, même régime, même sécurité, même tranquillité, dans l'ordre relatif s'entend ! Nos bataillons mis en ligne avec leur effectif entier, dans des secteurs différents, durent y rester à ce début cent sept jours d'affilée, et nous pensons que le 2^e bataillon y resta même jusqu'à quatre mois sans être relevé.

Le paquetage des hommes en souffrait quelque peu et leur teint peut-être un peu aussi, car médecins étaient d'avis que le séjour prolongé dans les bois, sous les sapins, peut, à cause de la raréfaction de l'air, déterminer chez l'homme une véritable anémie.

Mais le commandement fit procéder à la relève du 2^e bataillon et, dès lors, les deux bataillons du 7^e purent alterner dans le service de la défense du Palon et du bois en Y ; conception plus logique et plus rationnelle et qui devait permettre à notre régiment, non seulement de jouir d'un repos normal après le séjour aux tranchées, mais encore de pouvoir, durant les périodes de repos, organiser la défense de Grimaubois, deuxième position extrêmement importante du fait qu'il n'en existait plus d'autre avant d'arriver à la Meurthe, au sud de laquelle seulement avait été créée la troisième position.

Chargé dans la suite de l'organisation de Grimaubois, le lieutenant-colonel Richard sut obtenir de son régiment un effort d'initiative tel que bientôt ce bois fut transformé en un réduit infiniment sérieux devant lequel les boches, s'ils s'étaient avisés d'attaquer notre front, eussent vraisemblablement rencontré un joli " bec de gaz ".

Au cours de l'année 1917, d'ailleurs, le 7^e subit peu de pertes. A la guerre brutale que nous avions connue précédemment, se substituait ici une guerre d'adresse, d'audace, de finesse, que nous avaient

imposées les stossgruppen que Ludendorff envoyait faire leur éducation dans les Vosges, avant de les diriger sur des secteurs plus mouvementés. Nous devons le déclarer, à l'honneur de nos poilus, aucun homme ou gradé ne fut capturé au cours de ces reconnaissances silencieuses que l'ennemi, dans la nuit profonde, envoyait sur nos postes avancés. Ce fait, par sa seule rareté, vaut d'être cité.

Le 20 août 1917, un poste de la compagnie Bonte (1^{er} Bataillon) avait été tourné par un important parti de stossgruppen, qui fut accueilli à coups de grenades et se retira en laissant des plumes dans la bagarre, nous voulons dire des armes, des grenades et quelques casquettes dont celle d'un officier ; des flaques de sang au fond du boyau révélèrent que l'ennemi avait eu au moins quelques blessés.

Le colonel Lagarde, du 350^e, celui qui fut surnommé plus tard le "Héros de Grivesnes" et qui commandait le secteur en ce moment-là, vint remettre, citations et croix de guerre aux défenseurs du poste sur le terrain même de leur exploit.

C'est au point d'appui du Cerisier, sur la droite du centre de résistance que s'abattaient le plus souvent les torpilles du boche qui tenta à maintes reprises des incursions vers la route de la Fontanelle, mais sans jamais parvenir à les mener à bonne fin.

A gauche, le point d'appui de la Poêle, disposé à merveille pour recevoir les éclaboussures de tous les coups de main qui s'organisaient sur la Cote 521 d'un côté ou de l'autre de la ligne, n'offrait pas un séjour riant à beaucoup près. Mais les reconnaissances ennemies n'y furent pas plus productives qu'ailleurs.

Les mitrailleurs occupaient des postes disséminés sur toute l'étendue du front du centre de résistance, et leur concours fut très souvent nécessaire dans l'organisation des coups de main.

Quand, après leur relève, les bataillons descendaient au repos, soit à Hurbache, soit à Denipaire, soit à Moyenmoutier, ils y trouvaient l'accueil le plus cordial de la part des populations vosgiennes qui témoignaient ainsi leur reconnaissance aux défenseurs vigilants de leurs terres et de leurs bois.

Avant de clore l'année 1917, nous devons noter que le capitaine Duthoit, adjudant-major au 2^e bataillon, nous avait quittés pour aller au G.Q.G., puis de là, plus tard, en Amérique pour une tournée de propagande française en vue d'obtenir de nos amis transatlantiques le plus grand effort dans le sens de l'intervention armée.

Orateur lucide et émouvant, le capitaine Duthoit était tout désigné pour cette mission délicate où nous ne doutons point qu'il ait brillé.

L'activité boche ne tarde pas à renaître, et c'est l'apparition sur notre secteur des premiers gaz ypérités causant un nombre considérable de victimes et ayant cette redoutable particularité de rendre indisponibles des unités entières du seul fait qu'elles occupaient le secteur atteint.

On nous cite le cas de poilus qui, pour avoir seulement touché les herbes souillées par le fâcheux gaz, sont atrocement brûlés et transportés dans les hôpitaux. Le commandement n'est pas insensible à cette grave constatation et donne des ordres rigoureux pour que la troupe évite ce danger par une prudence toujours en éveil.

Pour notre part, nous avons peu souffert de l'ypérite, mais les unités au nord et au sud de notre centre de résistance furent gravement éprouvées, de sorte qu'il semble qu'il y eut un Dieu pour le 7^e !